

# Mouvance identitaire et transferts de sens<sup>1</sup>

Danielle Forget

*Resumo:* Se a identidade permanece no centro das preocupações culturais e políticas, ela revela novas tendências em sua discursividade. O tempo não é mais o da afirmação de uma pertença una e incondicional; a identidade passa por redes nocionais móveis, em que ela se constitui em permanente devir. O discurso, seja ele oriundo de uma obra literária, de um texto publicitário ou jornalístico, sugere representações múltiplas. Assim, no eixo Canadá/Brasil, que nos interessa particularmente, visamos estabelecer pontos de intersecção – semelhanças e diferenças – entre as representações identitárias, mostrando que um bom número delas se conjuga sobre a metáfora. Tentaremos mostrar, comparando escolhas discursivas canadenses e brasileiras, que a natureza das metáforas privilegiadas tende a apresentar a identidade sob a forma da movência, tanto no espaço quanto no tempo.

*Résumé:* Si l'identité rest au coeur des préoccupations culturelles et politiques, elle accuse de nouvelles tendances dans sa mise en discours. Le temps n'est plus à l'affirmation d'une appartenance, unique et inconditionnelle; l'identité passe plutôt par des réseaux notionnels plus mouvants où elle se constitue en devenir. Le discours, qu'il soit issu d'une oeuvre littéraire, d'un texte publicitaire ou journalistique, suggère des représentations multiples. Ainsi, dans l'axe Canada-Brésil qui nous intéresse particulièrement, nous visons à établir les points d'intersection – des ressemblances et des différences – entre les représentations identitaires en montrant que bon nombre se conjuguent sur la métaphore. Nous tenterons de montrer, en comparant des choix discursifs brésiliens et canadiens, que la nature des métaphores privilégiées tend à présenter l'identité sur le monde de la mouvance, tant dans l'espace que dans le temps.

---

<sup>1</sup> Cette étude est la version remaniée d'une communication présentée au VIe. Congrès de l'ABECAN, Porto Alegre, 11-14 novembre 2001. Elle s'est effectuée dans le cadre d'une subvention du Conseil des Arts du Canada et se rattache au groupe de recherche Le Soi et l'Autre (dirigé par Pierre Ouellet, UQAM), dans le cadre des Grands Travaux de recherche concertée.

À la question «Comment parle-t-on de l'identité?», il faudrait adresser des réponses multiples. Cela va de ces revendications péremptoires souvent tapageuses à la recherche tout intérieure de soi. Ce qui m'intéresse dans cette étude, c'est de mettre en lumière certains aspects de la notion d'identité abordée dans son sens large, «l'image de soi et la structuration de soi qui prennent forme dans la relation vécue avec son environnement, avec l'Autre», qui oscille entre le culturel et le national<sup>2</sup>. Certains présupposés s'implantent dans ces schémas culturels que véhicule le discours et qui font que ce dernier n'est pas exempt de jugements tout faits. Je dirais même que ce que l'on pourrait appeler des «habitudes de discours», qui vont de la simple expression à la configuration discursive, imposent un mode de conception de cet élément abstrait, difficile à saisir qu'est l'identité.

Des termes comme «racine», «appartenance» font partie de tous les propos et s'imposent depuis longtemps à large échelle pour parler de l'identité, si ce n'était d'une vague de termes nouveaux comme l'«errance», la «mouvance» qui circulent dans certains milieux en concurrence aux premiers. Mon propos fera une large part à la sémantique de l'identité et s'emploiera à débusquer les contours notionnels des discours tenus sur le sujet, principalement dans la littérature québécoise. Certains contextes littéraires les favorisent, porteurs de schémas culturels sous-jacents, des tendances traditionnelles aux plus récentes, ces dernières suggérant un discours nouveau, «transculturel» en élaboration.

## Perspectives sur l'ancrage identitaire

La problématique que j'aimerais vous soumettre est issue de la sémantique cognitive, plus précisément celle élaborée à partir des travaux de Lakoff et Johnson sur les métaphores culturelles. Il fait partie du langage courant de parler d'identité en termes d'appartenance et d'en retracer l'origine en la qualifiant de «racines». Ces termes ne sont pas neutres: ils véhiculent avec eux une certaine conceptualisation de l'identité qui, me semble-t-il, risquent de susciter les conflits et encourager les malaises. D'abord, il y a incontestablement le champ sémantique d'origine botanique qui

---

<sup>2</sup> Tiré de Madeleine Ouellette-Michalska, *L'amour de la carte postale*. Montréal: Québec/Amérique, p. 112.

approvisionne abondamment le vocabulaire identitaire – dans sa version, nous le rappelons – non spécialisée, mais qui s'étend aussi au discours savant.

Comme libre choix, l'«implantation» traduit le projet de s'établir, de coloniser un territoire. L'individu deviendra de plus en plus familier avec son environnement de manière à développer des «racines», au fil du temps, au fil des générations. L'«enracinement» sert à traduire l'oeuvre du temps sur l'identité et «l'attachement» psychologique de l'individu pour le lieu qu'il a choisi. La transplantation figure comme une sorte de déportation vers un autre lieu où l'adaptation n'est pas acquise. Elle concerne davantage une situation provisoire, accidentelle alors qu'un manque sur le plan identitaire sera nommé de la négation du préfixe, «déracinement». Cette enfilade de dérivés lexicaux s'ouvre sur d'autres termes qui puisent au même champ sémantique botanique, comme «souche», par exemple mais aussi à un autre champ sémantique dont «appartenance» constitue le meilleur exemplaire, le prototype.

Comme la métaphore accuse la superposition d'un domaine de sens sur un autre le plus souvent moins abstrait et donc plus facile à saisir, elle cumule certains traits du premier domaine et les reporte sur le second<sup>3</sup>. Le lien avec la terre et son ancrage laisse voir l'identité comme une réalité dont la force augmente graduellement au fur et à mesure que les racines s'établissent. N'est-ce pas là ce que dénoncent certains comme Édouard Glissant. Ce dernier fait porter le poids d'une relation identitaire biaisée au concept d'«identité-racine». Il serait à la source de l'appropriation d'un territoire et des disputes qui s'en suivent sur qui a des droits et qui n'en a pas, qui est exclus et qui est inclus. Par référence au terme «de souche» qui fonde l'authenticité en même temps qu'elle confère la primauté identitaire aux premiers arrivants, il dira de l'identité-racine qu'elle a «ensouché la pensée de soi et du territoire...»<sup>4</sup>. C'est l'appropriation des frontières dont il est question. Mais c'est aussi la primauté accordée à l'ancienneté (réflexe du type «j'étais là le premier» qui établit la possession et l'autorité), laissant peu de chance aux nouveaux arrivants et les excluant par définition. Edouard Glissant a raison: notre conception de l'identité

---

<sup>3</sup> Voir les travaux de George Lakoff et de Mark Johnson, notamment *Les métaphores de la vie quotidienne*. Paris: Minuit, 1986; aussi, D. Forget, *Figures de pensée, figures de discours*. Québec: Nota Bene, 2000.

<sup>4</sup> Édouard Glissant, *Poétique de la relation*. Paris: Gallimard, 1990, p. 158, cité par A. Chanady, *Entre inclusion et exclusion: la symbolisation de l'autre dans les Amériques*. Paris: Honoré Champion, 1999, p. 348.

commence et se travaille par la langue et sa mise en discours.

L'identité qui passe par cette métaphore botanique exploite et conduit une argumentation dont les tenants consistent à valoriser la continuité dans le temps, l'ancrage dans le territoire et à les déclarer implicitement comme traits de l'identité, dont seraient forcément privés certaines personnes qui ne se sont pas établis fixement, qui ne «possèdent» pas le sol et ne s'y sont pas établi de génération en génération. Voilà les principaux mécanismes sur lesquels reposent la métaphore: l'identité est perçue et conçue à travers le plan spatial ainsi que temporel, ce dont les discours ne manqueront pas de s'approprier souvent à travers une rhétorique démonstrative et revendicatrice à laquelle se prête l'affirmation d'identité. Les arguments exploiteront tour à tour cette double dimension mais en privilégiant l'aspect concret qui, selon le mécanisme à l'oeuvre dans plusieurs domaines métaphoriques, sert de support à l'appréhension d'un concept abstrait. Or, l'identité donne véritablement dans l'abstraction et, comme notion construite par les discours, elle s'appuiera sur une analogie avec le concret pour se faire valoir. Ainsi, alors qu'elle concerne l'ontologie, un mode «d'être», elle dérivera dans plusieurs discours du côté de l'«avoir», pour devenir ce qu'un individu possède. «Acquisition de citoyenneté», «possession de nationalité» sont autant de manières de déporter l'être sur l'avoir. Bien sûr, les termes sont institutionnels et juridiques. Mais dans la continuité des termes figuratifs de l'identité, l'«appartenance» est au coeur de cet autre champ sémantique de l'identité, que vient concurrencer, dans certains contextes, le «patrimoine». Cette sémantique crée facilement l'illusion d'une menace chaque fois que l'identité est prise à parti. La crainte de la «dépossession» intervient en même temps que surgit la nécessité et la légitimité de défendre son avoir comme un droit.

Plusieurs écrits reposent sur la perspective générale de ce que j'appellerais l'ancrage identitaire (qui associe identité et implantation/ possession d'un lieu), dans le cadre d'une conceptualisation culturelle partagée issue d'un couplage métaphorique. Mais des variantes plus ou moins importantes apparaissent selon le contexte socio-historique qui les soutient. Par exemple, on ne peut faire abstraction de l'emprunt à la nature – à la botanique et à la biologie – que professe cette association métaphorique racine-identité chez Simone Weil, dans son ouvrage intitulé *L'enracinement* (1949) où elle suscite une participation directe de l'individu à la patrie, elle tente d'expliquer

l'affinité, l'attachement d'une manière qui en dit long<sup>5</sup>:

Comme il y a des milieux de culture pour certains animaux microscopiques, des terrains indispensables pour certaines plantes, de même il y a une certaine partie de l'âme en chacun et certaines manières de penser et d'agir circulant des uns aux autres qui ne peuvent exister que dans le milieu national et disparaissent quand un pays est détruit (p. 138).

La patrie devient un milieu vital soulignant un lien naturel, donc nécessaire qui existerait entre l'individu et la patrie, la nation. Elle tente de convaincre des obligations que commandent la fidélité à la patrie, la défense du territoire national dans les cas où la sécurité serait menacée mais ce qui n'interdirait pas, en tout autre cas, des échanges au-delà des frontières entre régions ou pays. Le mot-clé est celui de «racine», qu'elle définit ainsi:

Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage (p. 45).

Et elle ajoute que l'homme ayant accès à une vie morale, spirituelle, professionnelle, etc. développe des racines multiples. On peut voir que cette perspective élargie ouvre sur toutes sortes de types d'identités – des identités que l'on appellerait plurielles, aujourd'hui.

L'évaluation positive que reçoit la notion de «racine» permet d'anticiper l'aspect négatif que comportera le terme «déracinement». Simone Weil fait une véritable revue de l'histoire dans cet ouvrage, en se fondant sur ce qu'il convient plus que jamais d'appeler un champ lexical. Le déracinement serait lié aux conquêtes militaires. Dans sa forme la moins néfaste, «les conquérants sont des migrants qui s'installent dans le pays conquis, se mélangent à la population et prennent racine eux-mêmes», mais dans les cas plus graves, les populations conquises sont soumises à un souverain qui reste étranger au territoire et la culture. Mais il peut venir aussi de la domination économique. Les Allemands qui se sont laissés soumettre par Hitler étaient des déracinés, les Français qui ont pris une attitude léthargique

---

<sup>5</sup> Simone Weil, *L'enracinement*. Paris: Gallimard, 1949.

sous le contrôle du maréchal Pétain étaient également des déracinés<sup>6</sup>. Simone Weil ajoute:

L'effondrement subit de la France, qui a surpris tout le monde partout, a simplement montré à quel point le pays était déraciné. Un arbre dont les racines sont presque entièrement rongées tombe au premier choc (p. 49).

Rappelons qu'en 1942 la France avait perdu son indépendance, divisée qu'elle était en deux zones, l'une occupée par les Allemands et l'autre sous le contrôle du maréchal Pétain.

Par ailleurs, en un autre lieu, autre temps, le recours à la métaphore naturaliste, et botanique, en particulier, a fortement marqué le discours de la survivance au Québec. J'aimerais poursuivre ici une réflexion amorcée ailleurs sur l'importance de l'inscription territoriale dans le discours identitaire, que les oeuvres de fiction du début du siècle au Québec ont parfaitement exemplifiée et renforcée<sup>7</sup>. Le roman *Menaud maître-draveur* de Félix Antoine Savard met en scène une tension entre la vie sédentaire de la campagne et la vie nomade d'un draveur<sup>8</sup>. Menaud est partagé entre ces deux modes de vie. Le roman laisse entrevoir un mode antithétique, la culture de la terre connotant la sécurité et la tradition tandis la drave devient l'appel de la liberté, de l'aventure. Cependant, il ne se développe pas en véritable dilemme, car Menaud adopte ces modes de vie en alternance avec les saisons; réservant l'été et les froids intenses de l'hiver à sa vie rurale, il part à l'aventure dans les montagnes pour s'adonner à la drave, les autres mois de l'année.

Sa femme, avait tout fait pour enraciner au sol ce fier coureur de bois. Et lui, par amour pour elle, il avait défriché cette âpre terre de Mainsal, toujours prêt, cependant, à s'évader du regard vers le bleu des monts dès que le vent du Nord venait lui verser au coeur les paroles magiques et les philtres embaumés (p. 35).

---

<sup>6</sup> Pendant la deuxième guerre mondiale, Simone Weil fut appelée à Londres par le Gouvernement français provisoire et, à cette occasion, elle commença à rédiger sous formes de notes, de commentaires ce qui deviendra cet ouvrage posthume. Cf Ivo Malan, *L'enracinement de Simone Weil*: essai d'interprétation. Paris, Didier, 1961. p. 14.

<sup>7</sup> Cf Forget, D. Vision rhétorique du paysage dans le roman québécois. In: *Croire à l'écriture. Mélanges offerts à Jean-Louis Major*. Orléans: Éditions David, 2000. p.123-139.

<sup>8</sup> Félix-Antoine Savard, *Menaud maître-draveur*. Ottawa, Fides, 1937.

Misant sur une métonymie de la terre, le choix du verbe «enraciner» exprime bien ce qui accompagne le mode de vie rural: un sédentarisme qui peut devenir statique, d'où par contraste l'impression de «s'évader» qu'a Menaud lorsqu'il part pour la drave. Qu'il se voit comme cultivateur ou draveur, Menaud affirme son identité à travers la nature et ses passions prennent le mouvement et le dynamisme de cette dernière:

Mais parfois aussi, sous la surface tranquille, on devinait une passion sauvage pour la liberté; et, tel un fleuve de printemps, à pleine mesure d'âme, l'amour de son pays (p. 35).

La menace identitaire, si elle est très présente, prend la dénomination indéfinie de l'étranger, que le jeu des enchaînements dévoile comme étant les Anglais qui exploitent les forêts – menace économique, linguistique, religieuse, bien sûr, mais surtout symbolique, car il s'attaque à ce qui définit l'identité: une nature qui renferme la liberté, sauvage qu'il faut préserver, en même temps qu'un territoire déjà conquis par les francophones. L'association terre ou territoire/identité se trouve exploitée d'abord par le parallélisme fréquent entre les traits physiques ou psychologiques d'un personnage avec la terre qu'il habite. Mais cette association sert aussi à définir l'identité collective, le lien qui unit l'individu au groupe; la terre ou plutôt le territoire se conçoit comme objet d'appartenance. L'espace devient un lieu de conquête et, en même temps, d'identification du groupe. C'est ainsi cristallisé dans ce passage où Menaud imagine des lendemains meilleurs alors que la menace de l'étranger serait repoussée:

Alors, alors, partout, à toutes les portes du domaine, il y aurait une garde tenace, infranchissable, qui, dès les premiers pas de l'intrus, signifierait qu'il valait mieux ne pas empiéter, car les sentinelles étaient debout dans tout le pays, maintenant (p. 196).

C'est ainsi que l'association territoire/identité apparaît sous forme renouvelée dans l'utilisation du verbe «empiéter» qui implique que des frontières ont été usurpées.

Le texte de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, sert de leitmotiv à Menaud tout au long de cette quête: il surgit en écho intertextuel dans *Menaud maître-draveur*. Il a su rendre de manière claire les préoccupations de l'époque, y compris celle du sentiment identitaire. Maria est vibrante d'émotion lorsqu'elle se laisse bercer par la langue

de son pays en évoquant les noms d'origine française qui ont servi à établir la toponymie:

Tous les noms de son pays, ceux qu'elle entendait tous les jours comme ceux qu'elle n'avait entendus qu'une fois, se réveillèrent dans sa mémoire; les mille noms que les paysans pieux venus de France ont donné aux lacs...

La mémoire est un argument de taille car elle figure comme un trésor conservé à fil du temps. Elle remonte loin, même à ceux venus d'ailleurs comme les Français, et elle contient beaucoup par accumulation au gré des siècles. L'argument de quantité, «mille noms», «tous lês jours» crée l'insistance et ajoute la valeur à ce qui est ainsi «possédé». Possession et appartenance sont des pôles converses qui interviennent fréquemment en liaison avec l'identité, comme dans ce passage: «... l'entrecroisement constant des propos sérieux ou gais témoignèrent de suite que ces hommes appartenaient à une race pétrie d'invincible allégresse que rien ne peut empêcher de rire» (p. 1). À travers une telle description se profile l'à-propos de l'adage «l'union fait la force». L'identité, celle du groupe partageant une communauté d'intérêts mais aussi de qualités, possède un dynamisme tel qu'il peut éloigner tout obstacle et prémunir contre toute menace, comme le laisse entendre la fin de la phrase. Cette conception de l'identité «envers et contre tous» appelle une dimension héroïque: elle construit ces héros devant l'adversité en même temps que, d'un point de vue rhétorique et cognitif, suggère l'importance de ce qu'il y a à défendre. C'est comme si la somme des efforts investis justifiait la défense inconditionnelle du pays, de la race. D'une part, il faut se montrer à la hauteur de l'histoire et des luttes menées par les ancêtres, d'autre part, il faut défendre l'acquis.

Sensiblement à la même époque que se publie *Menaud maître-drameur*, l'abbé Lionel Groulx, historien, fait paraître un roman qui marquera la littérature autant qu'il soulèvera de controverses. Intitulé *L'Appel de la race*, le roman annonce bien là comment il entend définir l'identité. Le terme «race» tient lieu du peuple, de la nation avec cette connotation de «sélection de choix» dont on dira qu'elle s'oriente tantôt vers une promotion des qualités nationales, tantôt vers l'exclusion. N'est-ce pas le propre des catégorisations strictes d'objet ou de personnes, de permettre de situer ceux qui font partie de la

classe en question et ceux qui sont à l'extérieur?<sup>9</sup>

Le lexème «race» focalise l'attention dans ce roman: sur le plan du nombre d'occurrences mais aussi de l'insistance qu'il manifeste. L'association avec des champs sémantiques comme celui de la lignée («ancêtres», «famille», etc.) ne doit pas surprendre; ce passage explicite la correspondance d'idées que tente de promouvoir Groulx par le biais d'une sorte de prosopopée dans laquelle les morts s'adressent à Lantagnac pour insister sur l'importance des ancêtres:

... c'est par eux tous, par les labeurs additionnés de ces générations, qu'un morceau de la patrie a été défriché, qu'une compétence agricole s'est créée, que des essais de Lamontagne ont pris possession d'une large partie de la paroisse de Saint-Michel et que s'est conservées dans leur foyer, une force morale qui t'a ramenée toi-même à l'unité<sup>10</sup> (p. 108).

L'unité est le mode d'organisation et de cohérence de ce monde dont on vante les mérites, sorte de visée utopique dans laquelle le passé se résorbe dans le futur en parfaite harmonie. Tout le propos idéologique fortement militant est celui d'une mission à accomplir pour lier les ancêtres aux enfants et petits-enfants à venir à travers communautés d'intérêts et force de détermination. Cette lutte, vue comme un appel, devient une mission quasi religieuse de rédemption: l'identité se constitue comme principe actif et légitime.

Ce qu'il est convenu d'appeler ce discours de la survivance, pris en charge par la littérature québécoise du début du XXe siècle atteste d'une construction sémantique de l'identité dont on peut dire qu'elle est exemplaire, au sens rhétorique du terme. S'y développent les deux axes essentiels de cette conception identitaire à laquelle j'ai fait allusion précédemment l'exploitation d'une dimension spatio-temporelle et d'une dimension favorisant l'avoir sur l'être. L'idée de l'identité nationale se fonde l'association étroite, souvent malsaine et lourde de conséquences, entre territoire et appartenance, de telle sorte que se trouvent circonscrits un groupe d'individus sur la base de traits catégorisants (ceux qui en font partie et ceux qui n'en font pas partie) qui autorisent apparemment le glissement vers la sélection, d'où l'identité sentie et discutée comme exclusive et renvoyant à la pureté

<sup>9</sup> Georges Vignaux développe cette question dans son livre *Le démon du classement*: penser, organiser. Paris: Seuil, 1999.

<sup>10</sup> Lionel Groulx, *L'appel de la race*. Montréal: Fides, 1956. p. 108.

de la race (entendue au sens de lot commun d'une descendance) comme condition d'existence et même de survivance. Tout le propos s'oriente vers la préservation de la cohésion sociale au point que la différence, comme on peut le deviner, s'en trouve rejetée par définition.

Un bref regard sur le cas, fort différent, des Etats-Unis est intéressant. L'identité américaine, on le sait, passe par la conception de la nation comme melting-pot (creuset ou chaudron). Elle évoque soit la pluralité des peuples soit un discours fondateur reposant sur des éléments que l'on dit «unificateurs ou même exclusivistes» selon Élise Marienstras qui souligne que la devise *E pluribus, Unum* signifie davantage l'union des Etats – les colonies – que celle des cultures. Loin de revendiquer un pluri-ethnisme, l'assimilation des différences est la tendance<sup>11</sup>:

Assimilationnisme, américanisme, nativisme, sans être exactement juxtaposables, furent, au cours du 19<sup>e</sup>. siècle et dans la première moitié du 20<sup>e</sup>. les théories qui justifiaient la politique de rejet des différences, parallèlement à celles de discrimination...<sup>12</sup>

Malgré une formulation moins encline à stigmatiser les différences et à hiérarchiser les «premiers arrivants» et leurs descendants comme les représentants de choix de l'identité américaine, il n'en demeure pas moins que les faits portent au nivellement des différences.

En France, la tendance a souvent été aussi à l'assimilation. Elle emprunta parfois, au cours de son histoire, le discours de la pureté de la race, comme le souligne Todorov dans son ouvrage *Nous et les autres*, discours que reprend en nos temps modernes le Front national<sup>13</sup>. Bien que le discours de l'ancrage identitaire, celui sur l'origine développant la métaphore de la racine avec visée d'exclusion de l'autre, ressurgisse parfois encore de nos jours, il n'est plus le seul. L'identité comme différence, l'identité plurielle fait son apparition et cherche un droit de cité comme phénomène social, culturel et

---

<sup>11</sup> p. 237: Élise Marienstras, Le multiculturalisme aux États-Unis: fantasmes identitaires et réalités sociales. In: *Migrations internationales et Relations interethniques: recherche, politique et société*. Dir. par I. Simon-Barouh et V. De Rudder. Paris: L'Harmattan, p. 237-254.

<sup>12</sup> Id., p. 253.

<sup>13</sup> Tzvetan Todorov, *Nous et les Autres*. Paris: Seuil, 1989, p. 263.

discursif<sup>14</sup>. Elle s'exprime à travers des termes comme métissage, hybridité, pluralité, qui, comme en témoigne cet extrait, s'oppose à la conception traditionnelle de pureté de la race et construit apparemment un discours concurrent.

Alors que le métissage est un processus sans fin de bricolage, la pureté est de l'ordre du tri. Elle est la stabilisation désespérée de l'histoire, reconstruite rétrospectivement à l'aide des catégories de premier, de primordial et d'authentique, à partir desquelles se serait produite l'altération<sup>15</sup> (p. 75).

Animé du même esprit, Laplantine et Nous dans *Le métissage* (1997) dénoncent l'idéologie qui sous-tend l'utilisation de la pureté comme norme par rapport à laquelle le métissage serait l'écart, d'autant plus que la valeur hiérarchique qui lui serait associée lui confère sa valeur et sa distinction. Faisant appel à l'argument de la qualité, un tel jugement se construit sur la discrimination et la hiérarchie tout à la fois. La sélection des lexèmes a son importance comme il faut le noter. «Pureté» est sémantiquement imprégné d'une valeur positive; le lexème s'organise à partir d'un topos dont l'antonyme «impureté» rend bien l'association négative qui est parfois pratiquée avec métissage. Cependant, des termes plus objectifs, dénués du poids de valeurs sociales comme «homogénéité» par contraste avec l'«hétérogénéité» n'entraînent par un jugement de valeur aussi marqué. Autrement dit, le choix des termes pour traduire une réalité n'est ni arbitraire ni sans conséquence: parler de la pureté de la race ou de la descendance plutôt que son homogénéité, c'est suggérer l'idée de sélection, de préservation de traits dont l'importance tend à s'exprimer comme une valeur hiérarchiquement supérieure. Nous sommes là en présence de ces métaphores anthropologiques ou culturelles qu'ont étudiées principalement George Lakoff et Mark Johnson, bref du figuratif embrayant sur le

---

<sup>14</sup> Jean-Loup Amselle (1999), discutant le cas de la société française, voit deux instances: «D'une part, celle de la nation française, composée de «Français de souche» et qui peut donc être assimilée à une ethnie ou à une race, d'autre part celle des différentes minorités ethniques ou communautés qui servent de repoussoir à l'identité française.» p. 262 («Française de souche étant employé par le Front National). Ces deux instances sont en fait en liaison l'une avec l'autre. Le *jus sanguinis* servant à départager les inclus des exclus. Cf. Jean-Loup Amselle, «Vers un multiculturalisme à la française», in *Migrations internationales et Relations interethniques: recherche, politique et société*. Dir. par I. Simon-Barouh et V. de Rudder. Paris: L'Harmattan, p. 255-265.

<sup>15</sup> François Laplantine et Alexis Nouss, *Le métissage*. Paris: Flammarion, 1997, p. 75.

social. Le discours de la décolonisation qui conteste ouvertement la discrimination raciale, sociale et économique ouvrira la voie à cette série de termes non marqués par une hiérarchie de valeurs qui servent à désigner une identité plurielle, que cumulerait l'individu ou qui caractériseraient la collectivité. L'hétérogénéité sociale et culturelle prend parfois le nom de «mosaïque» accentuant l'aspect formel et structurel qui en dérive. L'image a le mérite de se constituer plus aisément en nomenclature d'une réalité sans jugement de valeur intégré et sans polarisation du sens (que serait une non mosaïque?)<sup>16</sup>. Plusieurs études et interventions sur la scène publique démontrent que l'identité se formule actuellement en des termes qui invoquent la multiplicité des points de références géo-ethniques, le cumul des traits identitaires plutôt que la sélection.

Le discours identitaire se remet en question et accuse donc, sur le plan discursif, une transformation des recours figuratifs et, en même temps, des présupposés culturels qui l'alimentent.

---

## Revendications identitaires

Un renouveau dans le discours identitaire québécois et canadien vient, notamment, d'une réaction aux modèles traditionnels que l'on accuse de figer l'identité et d'être inaptes à prendre en considération l'apport grandissant de l'immigration. Des témoignages nous viennent aussi de ces écrivains québécois qui vivent des malaises identitaires, liés à leur situation propre. Immigrés, exilés, ces écrivains se trouvent dans des situations chaque fois particulières mais qui tiennent de la difficulté d'adaptation au pays qui les accueille, des problèmes de reconnaissance face aux habitants qui les stigmatisent comme autres pour peu qu'ils affichent un accent ou une différence de couleur de peau. Certains s'adaptent mais non sans ressentir l'éloignement et la nostalgie du pays natal ou de départ. D'autres sentent à la fois la non-appartenance au pays qu'ils sont venus habiter et le rejet de la part de leur pays d'origine, contraints à errer dans une zone identitaire floue. Mais il ne s'agit pas tant de s'arrêter à des cas particuliers comme de reconnaître au sein du courant littéraire d'une voix qui exprime l'identité dans ce contexte. Marco Micone, Antonio D'Alfonso, Joël

---

<sup>16</sup> Vois ce titre évocateur: Yves Lequin (éd.), *La mosaïque France: histoire des étrangers et de l'immigration en France*. Paris: Larousse, 1988.

Desrosiers, Marie-Célie Agnant viennent s'ajouter aux voix bien connues de Naïm Kattan, Paul Zumthor et de plusieurs autres qui ont laissé des traces dans la littérature québécoise depuis plusieurs années.

Les écrivains dits migrants, sans chercher à se conformer à un moule identitaire préexistant affichent au contraire leur parcours identitaire particulier. Il y a certes, ce besoin d'exprimer tout haut un malaise que plusieurs cherchent à taire. Mais il y a plus. Plus aussi qu'un désir de reconnaissance qui serait comme la conquête d'un regard bienveillant face à une situation incomprise ou malcomprise. Cette écriture migrante qui s'affiche comme telle – et c'est là un aspect essentiel de son rôle – invite la remise en question d'un modèle identitaire unique et unificateur à partir des critères habituellement évoqués.

La problématique des transferts identitaires et des chocs culturels est au coeur des écrits de la littérature migrante québécoise. Certains l'abordent de plein front. C'est le cas de Marie-Célie Agnant vit à Montréal depuis une trentaine d'années. Elle vient de Port-au-Prince et assume sa condition d'immigrée dans une écriture militante. Son passé natal et son présent montréalais sont en constante tension. Mais quand elle parle de son pays, c'est à travers la douleur du «déracinement» qu'il en est question<sup>17</sup>. Hédi Bouraoui, cet écrivain torontois d'origine tunisienne élabore une identité fictive dans son poème-conte, *Rose des Sabies*. Le sens du terme «enracinement» nous est révélé par le renouvellement lexicologique que pratique l'écrivain lorsqu'il emploie un dérivé:

À chaque traversée  
 Les enracinés lui disent  
 Que viens-tu faire ici  
 Toi  
 L'orphelin du désert  
 Va colporter le soleil  
 Aux confins de tes dunes  
 Va sandwicher le cornichon  
 Dans le hamburger king des lunes!<sup>18</sup> (p. 85)

Même si le mot est apparenté à «enracinement» par la forme, il permet d'inverser le point de vue habituel et de ne pas s'identifier à

<sup>17</sup> Citée par Carmen Matas Barreiro, *Le Moi femme/le Nous histoire: voix et vies dans l'oeuvre de Marie-Célie Agnant, Revue des Lettres et de Traduction*, Liban, p. 369.

<sup>18</sup> Hédi Bouraoui, *Rose des sables*. Ottawa: Vcrmillon, 1998.

ceux en quête d'enracinement ou le valorisant. Plutôt la troisième personne permet de jeter un regard sur eux, à distance. Ils sont l'autre aux yeux de celui qui voyage ou qui observe comme ce narrateur omniscient qui sert d'instance énonciative. La vision d'ensemble est empreinte d'optimisme car l'expérience de Tar, le personnage voyageur, est considérée de son point de vue comme une richesse par l'accumulation de savoirs, le perfectionnement des relations qu'il réussit à établir avec les gens en dépit de leurs préjugés et de la manie qu'il ont de s'attacher à la différence.

Marco Micone entretiendra la tension entre passé et présent, pays d'origine et pays d'arrivée que ressent l'immigré:

Ni tout à fait italienne, ni tout à fait québécoise, ma culture est hybride. En plus de cette ville, je porte en moi le village qui jadis s'arracha à sa colline pour se tapir dans la mémoire de chaque déraciné.

Aucune culture ne peut totalement en absorber une autre ni éviter d'être transformée au contact de celle-ci. La culture immigrée est une culture de transition qui, à défaut de pouvoir survivre comme telle, pourra, dans un échange harmonieux, féconder la culture québécoise et ainsi s'y perpétuer.<sup>19</sup>

Cette culture de «transition» tend à s'exprimer chez plusieurs à travers une série lexicale comprenant des termes comme «déplacement», «mutation», «mouvance», «errance» qui réussissent à dire la réalité de l'immigré de façon originale, sans passer nécessairement par le sens contraignant de la métaphore de l'identité-racine, et par laquelle l'immigré ne peut se définir que comme subissant un manque («déraciné»). Cette fois, le champ lexicologique qui intervient pour nommer l'identité privilégie une vision du monde en changement plutôt que le statisme de l'ancrage. Pour plusieurs de ces écrivains, l'écriture devient un acte d'affirmation identitaire; il en va ainsi de Abla Farhoud, écrivaine québécoise d'origine syrienne:

Pour moi toute écriture est un trajet vers l'inconnu donc toute vraie écriture est migrante [...] Écrire est une migration symbolique. C'est un chemin, quand on le prend, on ne sait pas

---

<sup>19</sup> Marco Micone, *Le Figuier enchanté*. Montréal: Boréal, 1998, p. 100.

où on va arriver on ne connaît pas le pays d'arrivée<sup>20</sup> (p. 53).

En accord avec les valeurs de notre époque post-moderne, se dessine un changement lexicologique et figuratif qui pourrait correspondre à ce que Bertrand Montulet identifie comme l'abandon d'une conception spatialisante du monde, en vigueur depuis le XVIIIe siècle, vers une conception que l'on pourrait qualifier de structurelle et opérationnelle, qui s'adapte aux situations chaque fois nouvelles et négocie son parcours<sup>21</sup>. Cette nouvelle perspective que révèle l'investigation lexicologique et rhétorique rejoint, me semble-t-il, la réflexion sur les esthétiques récentes que mènent des auteurs sur la question postmoderne et postcoloniale; c'est de cette entreprise que relève, selon Chanady, l'esthétique de la «relation» de Edouard Glissant où les contacts culturels ouvrent des territorialisations reconfigurées.<sup>22</sup>

## Conclusion

Si Ernest Renan disait clairement à la fin du XIXe siècle:

Non, ce n'est pas la terre plus que la race qui fait une nation[...] Une nation est un principe spirituel, résultant des complications profondes de l'histoire, une famille spirituelle, non un groupe déterminé par la configuration du sol<sup>23</sup>

il faut croire qu'il n'a été que partiellement entendu. Le sentiment d'identité intimement lié à celui de la nation (par la place de l'individu dans la communauté tel qu'il se la représente) a continué de s'exprimer en rapport avec la possession de la terre et la conquête du territoire. Les termes des champs sémantiques de la «racine» et de l'«avoir» ont nourri la notion d'identité. Cela s'est fait, bien sûr, sur un mode figuratif mais sans se figer complètement dans l'usage sur le mode de la catachrèse; des termes en série sont répandus qui

<sup>20</sup> Abia Farhoud, *Immigrant un jour, immigrant toujours ou comment décoller une étiquette ou se décoller de l'étiquette*, ds *D'autres rêves: les écritures migrantes au Québec*. Dir. par Anne de Vaucher Gravili. Urbino: Supernova, 2000.

<sup>21</sup> Bertrand Montulet, *Les enjeux spatio-temporels du social*. Paris: L'Harmattan, p. 150-151.

<sup>22</sup> Amaryll Chanady, *Entre inclusion et exclusion: la symbolisation de l'autre dans les Amériques*. Paris: Honoré Champion, p. 348 et suiv.

<sup>23</sup> Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation? et autres essais politiques (1870-1882)*. Presses Pocket, Agora, 1992.

déterminent notre mode particulier de relation à l'identité, suffisamment familiers pour ne pas attirer notre attention comme le sont des clichés, mais encore bien vivants dans la fluctuation du sens ou ils interviennent. Si nous possédons une identité, comment ne pas craindre de la perdre ou de se la faire enlever? Si elle nous appartient, n'avons-nous pas toutes les raisons de défendre notre droit de propriété? Si cet avoir est un leg, comment les immigrés pourraient-ils partager cette identité?

Le discours de l'origine s'imisce en diverses métaphores et glissements de sens servant à parler de l'identité et les pervertit en identité exclusive. Est-ce à dire que le paradigme autour des «racines» pour parler de l'identité exclut l'acceptation du métissage et s'y oppose? Les racines fondent souvent un discours identitaire de l'origine, unificateur mais dérivant vers l'exclusion, alors que le métissage semble *faire* appel au multiculturalisme. Or, au delà des étiquettes, il y a l'utilisation des lexèmes: il n'est pas tout que ces termes apparaissent, il reste à voir quels propos ils servent. En ce sens, sur le plan des contenus associés à ces termes, Amselle a raison de nuancer, car parfois les termes «racines» et «métissages» s'opposent mais les concepts identitaires qui y sont rattachés par association sont loin de départager aussi clairement les paradigmes.

Les défenseurs du multiculturalisme – fussent-ils bien intentionnés – ne sont pas conscients que la position qui consiste à mettre en avant le métissage de la population française revient du même coup à défendre une conception polygéniste du peuplement humain. Or si l'obsession de la pureté de la nation française, telle qu'elle s'exprime par la bouche des leaders du Front National par exemple, représente par excellence une position raciste, l'apologie du métissage, tel qu'il est proposé par les tenants du multiculturalisme, témoigne en fait de la même attitude en ce qu'elle suppose une séparation originaire à laquelle il conviendrait de mettre fin (p. 263).

Je ne me hasarderai pas à trancher sur cette question mais il convient de souligner, à travers l'intervention de l'auteur, que le sens des lexèmes est en constante élaboration, surtout lorsqu'ils touchent à des préoccupations actuelles et soulèvent des susceptibilités. Cette problématique identitaire atteste aussi du fait qu'il ne s'agit pas de notions figées et que son objet dépasse le niveau exclusivement

linguistique pour faire partie d'une rhétorique sociale. Si les notions ont été catégoriques et catégorisantes, on peut supposer que des objectifs scientistes se l'approprièrent à travers un positivisme enclin à préserver une soi-disant pureté et rejeter ainsi le métissage. Le débat ne s'est pas déroulé exclusivement sur la scène philosophique ou scientifique: les retombées politiques étaient dans le champ de mire. Comment ne pas voir qu'un politique de l'immigration s'en trouvait justifiée, à court et à long terme?

Le monde global dans lequel nous vivons désormais, n'imprime-t-il pas sa marque dans notre façon d'appréhender l'identité? La valorisation des différences qu'opère l'abolition des frontières et qui est pris en charge par un renouvellement du discours identitaire relève possiblement d'une adaptation à un monde globalisé. Le vocabulaire nouveau qui se dessine, mettant au premier plan l'abolition des frontières, les déplacements transnationaux s'étend aussi aux réseaux de communication<sup>24</sup>. Le champ lexical mobilisé par ce renouvellement favorise l'ouverture à la différence, le contact des codes culturels.

Cependant, il faut bien se garder de faire équivaloir échange et partage, si le premier est facilement atteint, le second est toujours menacé par des formes renouvelées de la discrimination.

Le figuré traduit un parti-pris identitaire qui veut dire le malaise et valoriser les références culturelles multiples, bref il s'affiche comme principe sur l'identité, comme revendication identitaire. Il reste à voir comment ces nouveaux champs figuratifs centrés sur l'hybridité et la mouvance intégreront l'attachement affectif aux lieux et l'intégration au groupe sans se priver du dynamisme de la conception identitaire nouvellement acquis et qu'ils contribuent à promouvoir.

---

<sup>24</sup> C'est ainsi que sont nommés «communautés délocalisées» les nouveaux environnements qui se créent en rapport avec Internet. Voir Roger-Pol Droit et Dan Sperber, *Des idées qui viennent*, Paris: Éd. Odile Jacob, 1999, p. 183.